

TRANSCRIPTION D'UNE INTERVIEW DE PIERRE ARVAY POUR L'ÉMISSION
CHER AMI, DIFFUSÉE LE 9 AVRIL 1963.

Présentateur : *Cher ami*, une émission de Jacqueline Lenoir...

Jacqueline Lenoir : ... Émission consacrée aujourd'hui à Pierre Arvay.

Pierre Arvay dont vous connaissez les musiques, qu'elles se transforment en chanson telles qu'*Il a fallu*, *Sammy*, *Le Pont des arts* ou *La Centenaire*, ou bien encore qu'elles se fassent évocatrices des temps futurs, images symphoniques, légendes étranges et poétiques. Pierre Arvay est un vrai musicien, aux possibilités riches et multiples, qui se tient sur le seuil d'une carrière dont nous n'avons pas encore fini d'entendre parler. Et pourtant Pierre Arvay est un modeste, qui n'accroche pas la publicité si payante de nos jours, pas plus qu'il ne ressemble au physique comme au moral des hommes de ce métier.

J'ai fait sa connaissance avec cette émission et tout de suite il m'est apparu très différent par son calme, sa courtoisie, sa gentillesse constamment éprouvée. Du créateur il a aussi cette sorte de rêve intérieur qui ourle la pensée et l'empêche d'être vraiment dans la vie. Bref, Pierre Arvay m'est apparu comme quelqu'un de très sympathique, de très équilibré, à qui il était difficile d'attribuer à priori de graves défauts. De plus il est né sous le signe de la balance qui règle les natures calmes éprises de justice. Alors, qu'allons-nous faire cher ami ? Et puisque je me sens incapable de vous trouver un défaut, quel est celui que vous allez me présenter en premier, sur les plateaux de votre balance astrale ?

Pierre Arvay : Ce défaut c'est l'orgueil. C'est un défaut terrible. Il vient évidemment de très loin, il en a engendré d'autres ; il a fait par exemple apparaître la colère, il a fait apparaître la violence. Pas très joli tout ça...

J. L. : Eh bien c'est surtout assez curieux parce que quelques fois, l'orgueil, c'est une qualité et il est rare que l'orgueil fasse apparaître et la colère et la violence. Souvent l'orgueil ressemble au dédain au contraire, donc il y a là quelque chose que je demande à connaître plus à fond !

P. A. : Il y a aussi la susceptibilité qui est née de cet orgueil. Mais je crois qu'il faut ramener tout cela au principal : je pense que cela vient – ou plutôt cela venait, je vous dirai après pourquoi – d'un énorme complexe et c'est sans doute lui qui a engendré toutes ces jolies petites choses.

J. L. : Et je suppose que ce qui est à la base de votre orgueil c'est bien entendu un complexe d'infériorité.

P. A. : Oui bien sûr, comme tout le monde. Et on retrouve le germe de ces choses-là dans son enfance je crois.

Or j'ai eu une première partie d'enfance, de 3 à 9 ans, merveilleuse. Nous vivions en Provence et à chaque fois que je me souviens – et je m'en souviens souvent croyez-moi car c'est un contact que je n'ai jamais rompu – je sens toujours ces géraniums, ce mimosa et c'est fantastique pour moi. Et ensuite mon père a eu de grosses difficultés financières ; toutes les vilaines choses viennent de là...

J. L. : Que faisait-il ?

P. A. : Il était violoniste. Puis il a fait de très mauvaises affaires et nous sommes venus à Paris. Et là cela a été la catastrophe, un bouleversement complet : de cette vie merveilleuse que nous avons nous sommes passés à la vie dans un petit hôtel sordide, comme Paris en connaît encore beaucoup, et nous avons connu là la misère. Tout ce qui peut être épouvantable.

Dans mon cœur d'enfant de 10 ans je ne me rendais pas tellement compte de tout cela. Je crois qu'un enfant ne souffre pas réellement de ce genre de choses, il s'en aperçoit après et c'est ce qu'il s'est produit : vers ma quinzième année tout cela s'est déclenché et je suis vraiment devenu mauvais. Et cet orgueil dont je parlais est né. Je n'aimais pas me montrer tel que j'étais, c'est à dire un misérable physiquement, extérieurement. Mais cela se voyait très bien au pantalon troué et aux chaussures dans un curieux état.

J. L. : Et vous rejetiez cette misère ?

P. A. : C'est surtout les impressions que j'en ressentais. Ou plus exactement les impressions que l'on me faisait ressentir de cette misère. Parce que vous savez que les enfants sont très cruels.

J. L. : Entre eux oui.

P. A. : Et cela j'avoue qu'en classe, c'était quelque chose de bien désagréable. Vous savez, l'enfant qui lève le doigt lorsque le directeur demande quels sont ceux qui ont besoin de bons de chaussures ou besoin de pantalons. Alors c'était très embêtant car il fallait que je lève mon doigt, il le fallait sans cela je savais que je n'aurais pas de chaussures ailleurs. C'était très embêtant. Et il y avait ensuite les moqueries très désagréables...

Tout cela a engendré un certain orgueil à cet âge-là.

J. L. : C'est à dire plus exactement un besoin de revanche ?

P. A. : Peut-être. Oui, je crois que vous avez raison. Tout cela se mélange : la susceptibilité, l'orgueil, la colère qui en naissait.

J'étais très fort à cet âge-là, j'avais la taille que j'ai maintenant à 12 ans. À cette époque évidemment cela faisait quelque chose. J'étais très fort donc je cognais assez facilement et ce que je ne pouvais pas avoir comme satisfaction ailleurs je l'avais là. Je punissais assez sévèrement ceux qui se moquaient de moi mais il n'empêche que j'en souffrais terriblement aussi.

Eux s'en tiraient avec un nez qui saignait et moi...

J. L. : Vous, vous saigniez tout entier.

P. A. : C'est cela oui. C'était assez moche et cela a été en s'amplifiant. Ensuite, il est évident que j'ai eu cette chance merveilleuse d'avoir un don. Et de ce don, j'en ai profité. J'aimais beaucoup profiter de cette supériorité sur certains autres.

J. L. : Don qui pour vous était la musique ?

P. A. : La musique bien sûr. Et j'en profitais, disons assez méchamment : par exemple je m'amusais à jouer de mémoire une chose que j'avais entendue deux ou trois fois et je me tournais vers les autres puis, avec un petit rire triomphant je leur disais « Faites-en autant ! ».

J. L. : Il y avait finalement une sorte de haine assez méchante ?

P. A. : Oui absolument.

J. L. : Qui s'est transformée en violence avec l'âge ?

P. A. : Terriblement oui. Parce que je n'acceptais pas le moindre mot, le moindre reproche. En somme je n'acceptais rien du tout.

J. L. : Vous n'acceptiez pas l'humiliation.

P. A. : C'est cela. Peut-être parce que je l'avais connue. En somme j'étais « Pierrot la terreur » ! Alors autour de moi c'était terrible : on me craignait et je n'avais pas encore compris qu'il était beaucoup plus facile d'apprivoiser par des caresses que par les poings.

J. L. : Et comment vous en êtes-vous sorti Pierre Arvay ?

P. A. : Je n'ai pas tellement le mérite de m'en être sorti. Je crois que j'avais une qualité : je n'étais pas du tout égoïste, je crois que c'est peut-être ce qui m'a le plus aidé. J'ai eu la chance de rencontrer celle qui est ma femme et je pense que c'est à partir de ce moment que j'ai compris, après différentes scènes d'une violence très grande, que cela ne pouvait absolument pas continuer comme cela, que je ne pouvais pas rendre malheureux tout le monde autour de moi uniquement à cause de cet orgueil. D'autant plus que j'avais tout de même la chance d'avoir la musique et ça c'était tout de même quelque chose de merveilleux.
Alors petit à petit j'ai essayé de vaincre cela.

J. L. : Par amour.

P. A. : Absolument. Je crois d'ailleurs que tout peut se vaincre uniquement par amour. Ensuite les choses pour moi se sont arrangées. Ce défaut j'ai réussi à le vaincre et cela je peux vous le dire avec un soulagement énorme, mais pas tant pour moi, surtout pour ceux qui m'entourent. Cela a été une affection et une patience constantes.

J. L. : La sécurité que vous donnait votre femme aussi ?

P. A. : Oui, mais je crois surtout que c'est l'admiration que j'avais pour elle. Car elle était très jeune quand nous nous sommes mariés, elle avait 17 ans.

J. L. : Et vous ?

P. A. : J'en avais 25. Elle était donc très jeune mais elle a montré tellement de patience... Elle est très ferme et c'est ce qui m'a beaucoup aidé. Elle n'a jamais montré ses propres difficultés face à moi. Au départ je pouvais considérer comme de la faiblesse, mais petit

à petit je me suis rendu compte que cette faiblesse était tout autre chose. Elle était animée de sentiments très grands pour moi.

J. L. : Disons qu'elle vous aimait, tout simplement.

P. A. : J'ai tout de même mis dix ans à vaincre tout cela. Mais si vous saviez comme maintenant les choses me paraissent simples...

J. L. : Par rapport à ce qu'elles étaient ?

P. A. : Oui.

J. L. : J'ai l'impression que maintenant vous êtes devenu un homme très calme, pondéré, souriant, affable. Ce qui ressemble davantage au signe de la balance puisque c'est le signe sous lequel vous êtes né.

P. A. : L'équilibre !

J. L. : Oui, vous l'avez trouvé.

P. A. : Disons que l'on m'a aidé à le trouver. Les circonstances ont été là et cela a été très bon.

J. L. : Il est vraiment étonnant Pierre Arvey qu'il y ait eu chez une si jeune femme une telle force de caractère.

P. A. : Je vais vous citer une petite anecdote qui va bien définir ce qu'étaient nos rapports.

Un jour je me suis mis très en colère, une de ces colères terribles. J'ai pris la table qui était devant moi, où le couvert était installé ; je l'ai renversée, me suis mis à la piétiner et j'ai cassé les pieds. J'ai pris les chaises, je les ai cassées. Enfin, la colère dans toute son horreur...

Et je ne m'apercevais pas dans ma fureur, ma rage, ma violence, que ma femme s'était absentée. Et elle est revenue et au comble de ma rage, bien devant moi, j'ai vu un visage odieux.

J. L. : Mais pourquoi ?

P. A. : Mais je vais vous le dire ! Parce que ma femme m'a mis juste devant un miroir. Et j'y ai vu... un monstre. Un monstre absolument : le gars hirsute, rougeoyant, les yeux injectés de sang. Enfin quelque chose d'affreux.

Elle m'a donné une leçon merveilleuse. Et lorsque je devais me mettre en colère, lorsque je sentais cette rage monter en moi, je pensais toujours à cette histoire du miroir et cela a été pour beaucoup dans l'élimination de ce défaut.

J. L. : Elle a des qualités d'éducatrice merveilleuses. Nous dirons que vous avez été mis au monde deux fois Pierre Arvey, une fois par vos parents et une fois par l'amour.

P. A. : Je crois en fait. Disons deux fois par l'amour quand même.

J. L. : Somme toute Pierre Arvey je me rends compte avec satisfaction que vous êtes un homme perfectible !

P. A. : En fait je n'avais qu'un gros défaut : cet orgueil. Et peut-être autre chose mais en fait c'est un mélange, c'est assez difficile à situer. Mais je crois que tout cela venait également du fait que mon père avait très peu le temps de s'occuper de nous, il était toujours ailleurs à la recherche de l'argent. Ma mère s'occupait des enfants, nous étions six – mais il y a eu une petite sœur qui est partie très tôt. Donc on ne s'occupait pas tellement de nous. Alors nous vivions un peu comme des sauvages disons. De vrais sauvages ! Et c'était très désagréable car je ne pouvais me défendre que d'une seule façon : avec mes poings.

Petit à petit les choses se sont épurées mais c'était un défaut de départ.

J. L. : Finalement vous étiez un révolté.

P. A. : J'étais disons haineux. J'avais cette haine contre la société. Par exemple je ne comprenais pas pourquoi, à cette époque, mon père ne trouvait pas de travail. Et ensuite évidemment j'ai su que c'était parce que mon père n'était pas français. À cette époque il était encore hongrois et il y avait une loi, je ne sais plus très bien laquelle, mais on n'avait pas le droit de prendre plus d'un certain nombre d'étrangers dans un orchestre. Donc il ne pouvait pas travailler. Et nous n'avions rien. Je ne comprenais pas pourquoi car mon père était tout de même d'une grande valeur. Mais nous entrons là dans un autre domaine.

Toutes ces choses-là ont fait que je n'avais ni éducation ni possibilité de me défendre. Je n'avais que ma force.

J. L. : Et vous êtes parti tôt de chez vous ?

P. A. : Très tôt. Je me suis disputé avec mon père, nous n'avions pas les mêmes idées. Je suis parti j'avais quinze ans et demi et là j'ai commencé à me débattre tout seul. J'ai eu la chance de rencontrer à cette époque une brave femme qui était l'épouse d'un peintre et qui était extrêmement instruite, une très belle éducation, et qui me connaissait depuis que j'habitais Montmartre. Elle m'a fait comprendre énormément de choses et j'ai beaucoup étudié avec elle. J'avais évidemment abandonné la classe, je ne faisais pas d'étude secondaire. C'était assez grave ! Mais elle m'a beaucoup aidé.

J. L. : Et vous avez tout de suite su que vous vouliez faire de la musique ?

P. A. : Ah ça oui tout de suite. Depuis le départ d'ailleurs, tout enfant lorsque nous habitons Cannes, je travaillais le violon. Je n'aurais pas pu envisager autre chose. Et j'ai continué mes études après, des professeurs très gentils m'ont donné des leçons, gratuitement, très gentiment. Et avec beaucoup d'amitié.

J. L. : Mais autour de ce grand défaut qui a tellement bouleversé le départ de votre vie, je suppose qu'il y en a de plus petits ?

P. A. : Oh oui, il y en a même beaucoup ! Mais on peut les mettre en parallèle. Par exemple la gourmandise : je suis très, très gourmand. Non, maintenant je ne suis plus gourmand, disons que je suis gourmet. Mais auparavant, après tout ce que la vie m'avait refusé lorsque j'étais plus jeune... Je me suis vengé. Lorsque j'ai commencé à gagner de l'argent je me suis par exemple mis à faire des ravages dans les pâtisseries. J'étais devenu un goinfre terrible. Je mangeais, je mangeais ; je « bouffais » ! Je ne peux pas dire autre chose.

J. L. : C'était une sorte de boulimie.

P. A. : Absolument. Et il y avait autre chose aussi : ma grande joie a été un jour d'entrer dans une chemiserie des Champs-Élysées et de me faire faire douze chemises sur mesure, avec mes initiales. Alors là j'ai été heureux comme tout, c'était extraordinaire ! C'était une revanche. Mais tellement ridicule dans le fond, quand je pense à tout cela maintenant.

J. L. : Je ne sais pas... Vous connaissez bien sûr Gilbert Bécaud. Vous savez peut-être qu'il a eu comme vous une enfance très difficile, assez misérable, et que lui aussi portait des culottes rapiécées, des chaussettes trouées, et qu'il en avait horriblement honte. Lorsqu'il était invité avec d'autres enfants il n'aimait pas y aller car il n'osait pas se montrer. Eh bien il y a 2 ans je crois, il est allé en Espagne et il s'est commandé un

« habit de lumière ». C'est à dire qu'il a payé plusieurs millions un vêtement qu'il ne portera jamais. Je pense que c'est aussi une sorte de revanche chez lui. Cela ressemble à vos 12 chemises chiffrées !

P. A. : C'est cela !

J. L. : Et à tous ces gâteaux engloutis adulte alors que vous ne pouviez absolument pas vous les offrir étant enfant. Vous avez raison de dire que tout cela ce n'est que revanche. Mais alors finalement vous n'avez pas de défaut Pierre Arvay : vous avez eu un passage difficile dans la vie et maintenant vous en êtes libéré.

P. A. : Vous savez je crois en réalité que personne n'a réellement de défaut. Je crois que tout cela a une raison d'être. Et à partir du moment où le défaut naît c'est qu'il y a eu une raison pour qu'il naisse. Par conséquent le défaut véritable n'est pas tellement une chose grave chez l'individu quand il en prend conscience. Je crois qu'en prendre conscience est le principal. Et surtout il faut penser que nous vivons avec des gens qui nous aiment et que si nous n'éliminons pas certains de ces défauts, la vie est impossible.

J. L. : Pierre Arvay, votre éducation, vous estimez qu'elle s'est faite sur combien d'années ?

P. A. : Eh bien j'ai 38 ans mais en fait je suis maintenant, maintenant seulement, au seuil de ma vie. Je prends le vrai départ, celui que je n'ai pas eu la chance d'avoir dans mon adolescence. Les années qui viennent de passer, disons de vingt-trois ans jusqu'à aujourd'hui, m'ont appris pas mal de choses : la détente, la confiance. Je sais que la vie est finalement ce qu'on en fait. J'ai réuni il me semble les conditions d'amour et de sécurité dans ma vie, dans ma vie professionnelle aussi. Cela me permet de vous répondre, je crois, que je suis vraiment un homme heureux et surtout capable, je l'espère, de rendre heureux.

Transcription : Adrien Thomas

www.pierrearvay.fr